

REVUE
DES
QUESTIONS HISTORIQUES

T. CXV, 1^{er} juillet 1931.

comme le concours lui-même, qu'on pouvait considérer comme un certain contre-poids à l'autorité épiscopale, le concours n'a pas survécu au cataclysme de 93, il en résulte que le chef du diocèse est vraiment chef. Pas de démocratie dans l'Eglise de France, ni même de gouvernement constitutionnel, c'est la monarchie absolue, et désormais, avec plus de vérité encore que du temps du cardinal de Bonnechose, l'évêque français peut dire : Chacun de nous a un régiment à commander et il marche ! ...

LOUIS BOITEUX.

II

LA CAMPAGNE D'ANVERS VUE PAR UN PHILOSOPHE (1832)

On a beaucoup parlé ces derniers temps de la Belgique : l'anniversaire de ses cent ans, s'est fêté glorieusement mais tout n'a pas encore été dit sur la collaboration que lui avait apportée avec bonheur notre pays. Il nous a paru que nos lecteurs accorderaient leurs suffrages au récit que nous a laissé de la campagne d'Anvers le chef d'état-major de la division Schramm. Eugène de La Baume n'était pas un personnage ordinaire et ne se bornait pas à déployer une belle activité militaire :

Né six ans avant la Révolution, il avait vécu de jeunes années singulièrement cahotées. Son père avait été incarcéré deux fois : la première comme aristocrate ; la seconde comme fédéraliste. On aurait aimé faire de lui un magistrat. Lui-même aurait préféré satisfaire les curiosités de son esprit, mais à cette époque, il s'agissait bien pour un jeune homme de passer des années dans une bibliothèque ! Un appel grisant retentissait dans l'air auquel on pouvait difficilement rester insensible. En 1805 il est âgé de 22 ans, et part pour le Royaume d'Italie en qualité d'ingénieur géographe.

Après avoir pris part à la campagne de Wagram, il passa au service du vice-roi dont il devint l'aide de camp. C'est en cette qualité que La Baume fut chargé de différentes missions. Il met à profit les voyages nombreux qu'il fait en Italie et dans les provinces illyriennes, et en rapporte non seulement des études de bonne qualité mais aussi maints ouvrages qu'il

1. Olivier, *L'Empire libéral*, XIII, 129.

lui vaudront une honnête notoriété. L'histoire de Venise passionne cet aristocrate teinté de républicanisme, qui lui consacre deux gros in-8°. Il rejoint le vice-roi et le suit dans les différentes campagnes auxquelles il participe. On le trouve un peu sur tous les champs de bataille. Il fait la campagne de Russie, prend part aux batailles de Lutzen et de Bautzen, et de retour en Italie avec les débris de l'armée italienne, il continue de combattre pour la défense de ce royaume. Deux mois après l'abdication de l'Empereur il rentre en France.

La Baume qui avait toujours manifesté des sentiments monarchiques est favorablement accueilli à son retour, et entre comme chef d'escadrons au cabinet du Ministre de la Guerre. Il utilise les quelques loisirs que lui laissent ses occupations pour terminer sa *Relation de la Campagne de Russie*. Cet ouvrage eut un énorme succès, mais lui valut de nombreuses inimitiés. On lui reprochait le ton qu'il employait en parlant de l'Empereur. Aussi lors des Cent Jours La Baume se retire-t-il dans sa famille.

Considérant sa carrière militaire comme terminée, il se fit mettre temporairement en disponibilité pour consacrer toute son activité à la mise en valeur de son domaine de Beauchamp en Languedoc et à la composition d'ouvrages historiques. La Restauration que ce libéral appelle de ses vœux ne le satisfait guère. La Baume ne se sentait pas d'humeur « à s'entendre avec des émigrés ». Il se désintéresse de la politique, tout à la préparation d'une histoire de la Révolution française qui devra comprendre vingt et un volumes. Il s'était mis d'autant plus volontiers à la besogne qu'il y avait été très encouragé par Louis-Philippe lorsque ce prince n'était que l'hôte du Palais Royal. Quand les Français eurent en 1830 un souverain de plus, La Baume fut privé d'un protecteur. On lui fit bien comprendre à la Cour que l'on voyait assez peu favorablement ce projet historique et littéraire. Assez découragé d'une attitude que rien ne faisait prévoir, La Baume qui avait quitté l'armée depuis près de vingt ans demanda à reprendre du service. Les journaux lui apprirent un beau jour qu'il était nommé chef d'état-major de la division de réserve. Il fera la campagne d'Anvers avec le général Schramm¹.

De cette campagne il a rapporté des impressions particulièrement vivantes, qu'il a recueillies dans une série de « car-

1. Le général comte Schramm qui devait mourir centenaire, était le fils du général Adam Schramm. Sous-lieutenant au 2^e Régiment d'infanterie légère au moment du Consulat, il commandait une brigade du 14^e Corps de la Grande Armée en 1813. Nommé lieutenant général le 30 septembre 1832, il prenait un mois après la division d'infanterie de réserve de l'armée du Nord. Plus tard (1840), il devient chef d'état-major général des troupes d'Algérie. Il fut ministre de la Guerre sous la présidence du Prince Louis.

nets » de maroquin rouge achetés au hasard des voyages, chez un « fabricatore d'ogni sorta di portafogli da viaggio »¹.

Au cours de l'expédition de Belgique, La Baume a regretté plus d'une fois une décision qu'il avait prise dans un mouvement d'humeur. Il s'était bien réhabitué « au froid, à la faim et surtout à la pluie ». Il faisait ses quarante lieues à cheval sans en être incommodé. Il n'en était pas de même pour tout : ainsi la privation de sommeil représentait pour lui le plus douloureux des supplices. « Toutes les villes de Belgique se disputent à qui aura le carillon le plus bruyant. Ce maudit carillon sonne tous les quarts d'heure et dure près de 14 minutes. » Il trouvait également des plus fastidieux d'avoir à s'occuper de tous les détails de l'administration d'un corps de 10 à 12.000 hommes. Il déclarait sans ambages « qu'un chef d'état-major est vraiment infortuné. Il est le plastron des bourrades de son chef et le ministre responsable auprès de tous ceux qui, respectant l'inviolabilité du général, trouvent bien plus commode de s'en prendre au colonel qui n'en peut mais ».

**

Le 24 décembre 1832 La Baume est à Anvers. Depuis la veille la ville maritime est délivrée de la menace qui pesait lourdement sur elle. Les troupes hollandaises qui depuis deux ans occupaient la citadelle venaient de faire connaître au général Rullière² qu'elles étaient prêtes à capituler. Dès que les bases de cette soumission furent arrêtées, le duc d'Orléans qu'accompagnait le maréchal Gérard se rendit à la citadelle. La place avait terriblement souffert. Il ne restait pas un bâtiment debout : toutes les maisons avaient été brûlées et rasées jusqu'aux fondations. La Baume qui avait assisté à l'incendie de Moscou déclare « qu'il n'avait jamais vu de plus belle horreur que cette citadelle bouleversée de fond en comble et pour ainsi dire pavée de boulets, d'obus et de bombes ».

L'héritier de la couronne française trouva son adversaire au fond d'une casemate. Le général Chassé qui commandait la place était couché dans une espèce d'alcôve pratiquée dans l'épaisseur du mur. Une fois en présence de celui qui, pendant

1. Nous devons à la bonne grâce du comte de La Baume, une bonne grâce qui s'allie à la plus solide érudition, le privilège de donner des extraits de quelques-uns des carnets de son aïeul.

2. Joseph Rullière qui était vélite de la Garde en mai 1807 commandait en 1832 la 1^{re} brigade d'infanterie de l'armée du Nord; en 1837, Louis-Philippe en fit un pair de France ce qui n'empêcha pas la Révolution de février de le juger digne de représenter le peuple et de le charger du ministère de la Guerre.

près d'un mois, n'avait pas vu le jour et dont le misérable lit n'était éclairé que par la lumière d'une lampe à demi-éteinte, le duc d'Orléans et le maréchal Gérard « furent saisis de respect pour ce vieillard et le serrèrent avec attendrissement dans leurs bras ».

Cependant dans Anvers le bruit court que la citadelle s'est rendue. La population exulte. Des milliers de personnes qui vivaient terrées dans des caveaux sortent de leurs repaires. Hommes, femmes, enfants se mettent immédiatement en route pour le camp français. En un clin d'œil nos tranchées et nos batteries sont envahies par un « peuple immense ». Les uns se dirigent vers le fort Montebello; d'autres prennent la direction de « la Lunette Saint-Laurent ». Beaucoup enfin se pressent autour du « Mortier Monstre » dont les bombes de deux pieds de diamètre écrasaient les casemates tant elles étaient lourdes et renversaient tous les blindages.

Une partie de la population évidemment moins belliqueuse avait choisi un autre but de promenade et se rendait à Berchain où résidait le quartier général. Il s'agissait cette fois « d'hommes bien vêtus, instruits, et parlant le français ». Tout ce « beau monde » arrivait avec femmes et filles jusqu'au milieu du camp.

« Ces citoyens paisibles devaient pour reprendre leur marche, enjamber des canons, des mortiers, contourner d'énormes piles de boulets et d'obus. Un peu plus loin, mais bien en vue, s'apercevaient des chevaux morts; ailleurs, des bœufs qu'on abattait pour la nourriture des troupes. »

« Ça et là erraient des vivandières au teint hâlé, aux jupons crottés, mais leur manque de coquetterie et d'apparence ne les empêche pas d'avoir l'âme franche et généreuse. Elles s'apitoient sur les blessés, leur versant avec désintéressement une eau-de-vie qu'elles tiraient d'un petit tonnelet. Tout autour étaient de flegmatiques Flamands, la pipe à la bouche; ils contemplaient avec calme ce mouvement. La seule chose qui parut les émouvoir, étaient les nombreux coups de boulet qui avaient percé de part en part les maisons, les moulins à vent suspendus dans les airs et plusieurs serres chaudes remplies d'orangers et de citronniers. »

Sur le soir on annonce que la garnison va mettre bas les armes sur les glacis vis-à-vis le fort de Kiel. « Les troupes destinées à les recevoir s'avancent à leur rencontre au bruit des tambours et de joyeux cornets. Les Hollandais arrivent en même temps, posent les armes et rentrent dans la citadelle où ils demeureront prisonniers jusqu'à la reddition des autres forts qui dominent l'Escaut. » Pendant ce temps, Charlet, qui n'aurait pas manqué l'occasion de faire un croquis, affublé

pour la circonstance d'un uniforme militaire, saisit, sans perdre un instant, des crayons : il esquisse sans arrêt les scènes animées qui s'offrent à ses yeux.

Le 29 décembre, La Baume entre dans la citadelle d'Anvers. Il constate que la garnison de cette place forte ne s'est rendue ni par manque de vivres, ni faute de projectiles, dont elle était encore abondamment pourvue. Elle fut contrainte de se rendre parce qu'elle n'avait ni remparts, ni murailles. Comme l'avait annoncé le général Neigre, la place avait été pavée de projectiles.

« Le fenêtre de la casemate où le général Chassé s'était renfermé avait été blindée, mais on venait de la découvrir. En y entrant tous ceux qui nous précédaient se précipitaient sur les livres, les plumes et les enveloppes de lettres qui se trouvaient sur la table : j'eus pour ma part 3 enveloppes, 3 journaux de La Haye. C'était un grand éloge pour ce général que la vénération que lui portent les officiers qui l'ont vaincu. Tous n'en parlent qu'avec admiration et rien ne prouve mieux la sincérité de ces éloges que cet espèce de culte que lui a voué l'opinion publique. »

« Chassé a été noblement récompensé par son souverain qui lui a envoyé la grand'croix de l'ordre de Guillaume dont lui-même était décoré. Ce brave et digne militaire ne parle jamais du Roi de Hollande qu'avec le plus profond respect, il ne prononce jamais son nom sans dire « mon auguste souverain ». Son portrait se vend à Anvers ou à Malines. Les Français le regardent et l'achètent avec plaisir. »

« Chassé a fait compliment au général Schramm en lui disant : « Et vous aussi vous avez voulu me donner *une bonne tapée* avec vos excellentes troupes. »

La Baume ne s'attarde pas à l'excès dans la citadelle. Il fait le tour de la ville, observe au passage les travaux conçus par Napoléon pour protéger Anvers et la mettre à l'abri de toute attaque, en particulier le fort imposant élevé à l'entrée du port. Après une description de ce fort « armé sur toutes ses faces avec plusieurs rangs de batteries placées en forme de terrasses », La Baume s'abandonne à son goût pour les considérations.

Il consacre des phrases élogieuses à l'esprit politique du roi de Hollande, mais ne peut s'empêcher tout de même de s'étonner de l'empressement témoigné par ce souverain de droit divin envers ceux qui ailleurs auraient été considérés comme les pires adversaires des idées qu'il représentait. Il est frappé également de voir un monarque habituellement prudent, prêter si volontiers l'oreille à des projets de changement de dynastie que lui proposent en somme des inconnus, et qui

n'ont d'autre droit à sa considération que celui d'être des exilés.

De fait le Roi fut précisément renvoyé de Bruxelles par les hommes « dont il avait accueilli les plaintes » et qui pour l'entraîner à leur suite, n'avaient pas hésité à lui promettre le trône de France.

« Les militaires hollandais, ajoute La Baume, ont la plus haute vénération pour les vertus de leur souverain. Sa résistance leur paraît sublime et cette vertu entretient dans les âmes des sentiments qui leur attire notre estime et notre vénération. Parmi ces braves, le plus digne d'être cité c'est le brave Copamm, capitaine de vaisseau qui n'a jamais voulu accepter la capitulation de Chassé. Lorsque cet homme intrépide apprit que la citadelle était rendue, il chercha à rentrer en Hollande avec sa flottille. La première chaloupe canonnière qui ouvrait la marche ayant été coulée bas, il mit le feu à sa flottille et se réfugia dans la tête de Flandre. Néanmoins forcé de capituler, personne n'osa lui demander son épée, et lorsque amené devant le général Saint-Cyr, il fut forcé de la lui rendre, on vit alors de grosses larmes couler dans l'orbite de ce grand guerrier. Parlant mal français, mais s'exprimant avec une héroïque énergie, il prouva que la plus légère altération dans notre langue peut rendre ridicules, des paroles sublimes : parlant de son épée, il s'écria : « Non, jamais de *ma existence*, je » ne me laisserai désarmer » et lorsque à la fin il fut forcé il détacha son ceinturon et dit d'une voix émue « je cède à » *le nécessité*. » La rigueur du Général Saint-Cyr, en cette occasion, prenait sa source dans le regret qu'il éprouvait d'avoir perdu une flottille qui eut été si utile pour nos opérations ultérieures. »

« Les soldats français et hollandais, après la capitulation, s'abandonnèrent tout entiers aux sentiments d'une estime réciproque. Les mêmes hommes qui, un moment auparavant, se livraient des combats acharnés, s'approchaient fraternellement les uns des autres et buvaient réciproquement à leur santé. « Dans peu, on ne pourra plus se battre avec les Français, » disait le Général Chassé. » Ces dispositions lui étaient connues, car il savait que la veille, la garnison lui avait déclaré que toute résistance était impossible. »

« Peu après la reddition, il survint un épisode singulier : un de nos soldats s'étant laissé tomber dans les fossés, pleins d'eau de la citadelle, un soldat hollandais s'y précipita et parvint à le retirer. On voulut donner une récompense pécuniaire au Hollandais, il la refusa. Le lendemain, le Duc d'Orléans, informé de ce beau trait, voulut donner à ce soldat, une somme plus forte, il la refusa constamment. Alors le

prince lui fit demander ce qu'on pourrait faire pour lui : alors, ce soldat prisonnier répondit naïvement qu'il priait le prince de le recommander à son Roi ; ce qui fit beaucoup rire les spectateurs et surtout le Général Déjean, qui savait mieux que personne, l'effet que pourrait avoir cette recommandation. »

Louis Philippe vint à Bruxelles passer l'armée en revue. En remettant la croix d'officier à Eugène de la Baume, le souverain lui déclara : « Je sais que vous publiez les plus belles choses du monde ». Sa voix semblait sortir du cœur, et le soir, après le dîner, lorsque la Baume voulut faire appel à ses souvenirs communs, à l'ancienne *amitié et l'estime*, sur laquelle on lui avait affirmé tant de fois qu'il pouvait compter, le prince lui tourna le dos, « en fredonnant l'air qui lui rappelait les beaux temps de sa jeunesse « *Ça ira, ça ira* », si bien que tous les aristocrates présents, pouvaient trembler pour leurs jours ».

Au retour de la campagne de 1832, la Baume sent qu'il n'y a plus rien à faire pour lui, qu'à se terrer dans sa retraite campagnarde, mais il suit toujours avec beaucoup d'attention la marche des événements ; il prévoit des premiers, la fin rapide de la monarchie de Juillet. Les journées révolutionnaires de 1848, qui lui rappellent les heures si troublées de son enfance, l'amènent à des réflexions plutôt amères. Il en pouvait difficilement être autrement chez un homme qui, comme lui, avait toujours devancé son époque et n'avait pas voulu se plier aux nécessités de la politique. Monarchiste sous l'Empire, il affichait des dispositions libérales sous la Restauration

La Baume, aujourd'hui, est au rang des ombres. Ses ouvrages sont allés rejoindre, dans les bibliothèques que l'on conserve à la campagne, à l'étage des invités, les œuvres complètes de Rousseau et de Voltaire, les *histoire* de Venise et les « *Ruines* » de Volney. On lit aujourd'hui, des ouvrages historiques, qui ne valent pas son récit des événements de 1814, feuillette plus. Je doute fort que l'on consulte fréquemment ou ses travaux sur la République des Doges, que personne ne son Histoire de la Révolution Française, ou même sa Campagne de Russie, et pourtant, il eut été dommage, de ne pas évoquer ce personnage un peu singulier, bien représentatif de son époque, avec ses brusques sautes d'opinion, ses colères, ses enthousiasmes et ses nombreuses amours, sur lesquelles nous n'insisterons pas.

Comte Serge FLEURY.